

En parlant du "Chien d'or", je trouve à propos de raconter une aventure bien singulière. La voici :

Vers la fin de 1867, M. Kirby avait fini sa légende québécoise et devait l'envoyer à M. Sulte pour la lui faire examiner et retoucher au besoin, avant que de l'imprimer. En janvier 1868, M. Kirby écrit à M. Sulte lui demandant ce qu'il faisait du "Chien d'or", parce qu'il n'en avait pas entendu parler depuis qu'il lui avait expédié son manuscrit. M. Sulte lui répondit qu'il ne l'avait pas reçu; pourtant, un paquet à son nom devait inévitablement se rendre à destination et ne pouvait se perdre. Vains pourparlers. L'affaire devenait grave: pour M. Kirby, c'était sept ou huit ans de travail perdu d'un seul coup; pour M. Sulte, la chose était encore plus délicate, comme bien on pense. Ils eurent beau s'informer, faire recherches sur recherches, les papiers en question demeuraient introuvables et M. Kirby était toujours convaincu de les avoir expédiés. Il fallut pourtant que chacun en prit son parti; mais il en résulta une tiédeur entre les deux amis. Enfin, en 1875, ouvrant son courrier, M. Sulte, trouve une lettre de Kirby; ils ne s'étaient ni vus ni écrit depuis cette affaire. Ce dernier lui annonçait qu'il venait de retrouver son manuscrit en arrière d'une armoire, chez lui, alors qu'il avait tant cru l'avoir envoyé à M. Sulte. Tout s'expliquait. L'ouvrage fut aussitôt publié et mis en circulation. L'amitié reprit son cours.

En février 1866, M. Sulte, jetant la plume pour le fusil, reprend le chemin de la frontière, pour Missisquoi, où il passe trois mois avec les volontaires; de retour en mai, sa compagnie repart en juin et stationne quelques semaines à la tête du canal de Beauharnois. Après cette "guerre", libéré du service militaire avec tous les autres, au mois de juillet, il fait un tour dans le St-Maurice. Ce voyage lui fournit plusieurs aventures d'hommes de cages qui furent publiées plus tard dans les journaux et dans ses "Mélanges d'histoire et de littérature". Puis, il monta à Ottawa, où M. L.-N. Duvernay l'avait appelé. Là, on lui confie la rédaction du "Canada", journal politique semi-quotidien, que venait d'abandonner Elzéar Gérin partant pour la France. En ce temps-là, un journal français, à Ottawa, était une grave entreprise, parce qu'il fallait servir toute la vallée de l'Ottawa, en s'occupant, non-seulement des affaires de la capitale, mais encore de toute cette contrée; les nouvelles de la ville n'étaient pas assez considérables pour alimenter